

UNE TOULOISE DANS LA GRANDE GUERRE

Il n'y eut pas de cérémonie pour la remise des prix fin juillet 1914 (les vacances avaient alors lieu du 1er août au 30 septembre).

Pourtant, le 14 juillet, il y avait eu une magnifique revue au Champ de Mars, sur la route de Dommartin, et je revois encore les chevauchées, les charges des artilleurs et des dragons sous un beau soleil. On disait alors que la ville de Toul, qui faisait partie du Grand Couronné, comptait dix mille habitants pour vingt mille hommes de troupe (forts compris).

J'étais sagement assise près de mon père, à flanc de talus de la ligne Toul - Pont-Saint-Vincent et nous ne savions pas que la vie allait changer pour tous, et pour toujours.

Début août, nous regardions défiler des soldats joyeux, en pantalon rouge, fusil à la bretelle, une fleur dans le canon, disant, goguenards, aux femmes en larmes: "Pleurez pas! C'est la guerre aux pièces de vingt francs! Dans quinze jours, on est de retour".

Hélas! ils devaient tomber lors des premiers combats, à Morhange et la plupart de mes compagnes - filles d'officiers ou sous-officiers - furent orphelines.

Mais Toul étant considérée comme une ville forte, la population civile devenait indésirable et nous fûmes évacuées en direction de Meaux et La Ferté-sous-Jouarre. C'est dans cette ville que ma mère, ma soeur et moi fûmes accueillies chez un boucher. De la fenêtre de notre mansarde, nous regardions, le soir, le triste défilé des charrettes belges, transportant des meubles, de la literie, des enfants et des vieillards fuyant devant les Allemands. Et ma mère pleurait.

Une nuit du début de septembre, le tocsin nous réveilla. Le curé criait:

"Savez-vous que les Allemands arrivent. On va faire sauter les ponts" (sur la Marne).

Le boucher attela sa carriole pour emmener sa famille vers des parents et donna une brouette à ma mère qui, vaillamment, durant vingt kilomètres, la poussa, avec la valise et la petite dessus. A côté, je trottais, somnolente et les pieds endoloris. A Coulommiers, on nous fit monter dans des wagons à bestiaux découverts, jonchés de paille. Cela dura trois jours et trois nuits. Parfois, le train s'arrêtait dans une gare où on nous donnait à manger.

Un soir, on nous débarqua à Sens et on nous logea dans la halle d'un marchand de vins, sur de la paille où grouillaient les poux.

Après une longue journée de recherches, ma mère trouva abri dans la maison de garde d'un château, encore meublée, ce qui nous évita la soupe populaire.

Vint octobre, et la rentrée. J'allais avoir dix ans. Mais, on refusait les "enfants d'émigrés" à l'école et on parlait de nous envoyer vers le Midi.

Ma mère ne voulait pas quitter le réseau de l'Est (les divers réseaux ont été fusionnés en la S.N.C.F. vers 1936) pour la première fois de sa vie, et obtint, grâce aux relations de notre hôtesse, un laissez-passer pour Troyes, limite de la zone des Armées.

Et nous voilà parties. A Troyes, il fallait sortir de la gare: l'on ne pouvait y rentrer qu'en montrant patte blanche. Il faisait nuit, il faisait froid, il pleuvait, et un garde territorial eut pitié d'une femme qui semblait chercher ses papiers, et de deux gamines ensommeillées. Il nous laissa passer et nous voilà dans un train de troupe qui allait vers Toul, où nous descendions, seuls civils, dans le courant de l'après-midi.

Mon père, cheminot mobilisé sur place, n'était pas de service et un collègue alla le prévenir de notre arrivée. Le Commissaire de gare voulut bien ne pas nous voir. Mais comment gagner la route de Bruley, si proche, quand il fallait passer par le souterrain ou le Pont-Neuf gardés militairement? Mon père alla parlementer. Le G.V.C. (Garde-voie de communication) tourna le dos comme par hasard et nous retrouvions, émues, notre maison... où il fallut nous cacher. Nous vivions persiennes closes, sortions un peu le soir pour prendre l'air dans le jardin et regarder, entre les deux côtes, les lueurs de la bataille dans la plaine de la Woëvre. Pendant des mois, la valise resta prête derrière le poêle.

Il fallait se nourrir; il y avait les légumes du jardin et un économat à la gare pour les cheminots. On y trouvait de la viande d'Argentine, des abats, du sucre en pain, habillé de papier bleu, que l'on divisait au marteau et probablement les sabots qui nous chaussèrent cet hiver-là.

Un ami de jeunesse de mon père, boulanger, avait été mobilisé à la Concentration et nous apportait une "boule" chaque jour.

Les autres cheminots, connaissant notre présence, firent une pétition et leurs familles furent tolérées dans les faubourgs. Aucun civil ne pénétrait à Toul où les écoles étaient transformées en hôpitaux. Je ne sais qui songea à nous scolariser dans une salle de café du Faubourg Saint-Mansuy, sous la direction d'une merveilleuse institutrice, Mlle Erard, dont nous avons tous gardé un souvenir reconnaissant et affectueux.

Depuis Bellevue, le chemin était long et la route boueuse. Marchant sur les traverses en fer, nous emprunions alors la voie du Decauville, petit chemin de fer militaire à vapeur de 0,60 m qui reliait l'arsenal aux forts Saint-Michel et Barine en passant par Briffoux, la route de Paris, la route de Bruley. Il transportait des munitions et du ravitaillement. En tournée d'inspection, les officiers avaient droit à des wagons ouverts avec des banquettes de velours rouge.

En 1915, les blessés furent dirigés

sur les casernes de la Justice transformées en hôpitaux et portant sur le toit une croix rouge se dégageant d'un grand carré blanc. Les écoles furent rendues aux enfants et la ville ayant été "ouverte", les habitants revinrent, les magasins rouvrirent. Nous ne fûmes jamais rationnés comme sous l'occupation allemande de 1940.

Le bronze devait être rare car la Chambre de Commerce de Nancy lança des pièces d'un fort carton brun clair: un sou, prix du journal; deux sous, un timbre-poste (20 sous = 1 franc).

Et, je passai mon certificat à l'école Jules Ferry. C'est alors que commencèrent les alertes et nous descendions souvent dans une cave voûtée proche.

Les soirs clairs d'été, personne ne se couchait. On attendait les "taubes". On se réunissait entre voisins dans les jardins et lorsqu'on entendait, entre les deux côtes, venant du front (de Pont-à-Mousson à Saint-Mihiel) le bruit si particulier du moteur allemand, nous savions que la sirène allait mugir, que les lumières s'éteindraient, et que nous nous dirigerions vers la cave voûtée de la Faïencerie ou vers les galeries creusées dans le talus du quai militaire face au dépôt des machines. C'est que Toul était un important noeud ferroviaire où transitaient les troupes, le ravitaillement, les munitions, les blessés et même les prisonniers allemands (lignes : Paris Nancy, Toul Pont-Saint-Vincent, Toul Neufchâteau, Toul Pont-à-Mousson).

Nous connûmes de nombreuses alertes et bien des bombardements; celui du dimanche 4 juin 1916 fut particulièrement meurtrier. Je ne crois pas que la gare ait jamais été touchée. Les voies, les ponts étaient gardés militairement, et comme il fallait passer par le souterrain pour se rendre à l'école, nous devions présenter un laissez-passer que le Commissaire de gare renouvelait chaque samedi. Ce souterrain pouvait servir d'abri aux voyageurs. Ses deux extrémités étaient pourvues de murs de sacs de sable, en chicane.

Ayant obtenu mes deux certificats (en Meurthe-et-Moselle, on en passait un à douze ans, l'autre à treize après

le cours supérieur), je continuai mes études au collège de Toul, actuel Musée. Notre directrice était Mlle Mangin, soeur de général. Il y avait cinq classes de secondaire, de six à quinze élèves. En cours de couture, nous effilochions de la vieille toile, pour faire de la charpie pour les blessés.

A la Toussaint, nous partions en rang au cimetière militaire, créé sur la route de Choloy au-delà des casernes-hôpitaux, et posions sur chaque tombe une couronne de lierre confectionnée en classe.

Quand l'Amérique vint à notre secours, ce fut pour nous un spectacle fascinant que leurs longs canons qui ne pouvaient tourner pour emprunter la route de Bruley, et il fallut abattre la maison du coin où habitait le contre-maître de la Faïencerie. Ce fut la disparition de l'unique réverbère du quartier (l'éclairage des rues était alors au gaz).

Enfin, le 11 novembre, notre cours d'anglais fut interrompu et l'on nous emmena chanter la Marseillaise sur la

Place de la République.

Cette route de Bruley s'appelle maintenant du nom d'un de mes camarades Gabriel Moulleron, gentil garçon que nous taquinions avec une comptine dont les rimes en "el" n'étaient pas très académiques. Il fut un vaillant cheminot résistant du dépôt des machines de la gare de Nancy lors de la deuxième guerre et le paya de sa vie. De cette "Grande Guerre" dont je viens de parler, il reste peu de combattants. Ils aimaient se réunir, se retrouver, parler de leurs épreuves qui furent terribles. Dans ma ville de banlieue parisienne ils sont encore deux, l'un manchot alors qu'il était jeune menuisier, l'autre bureaucrate, le corps criblé d'éclats d'obus, a subi maintes opérations. Il ne tient plus guère sur ses jambes martyrisées mais, le 11 novembre 1983, soutenu par ses deux fils, il a voulu être debout devant le monument pour la sonnerie "Aux Morts", à 11 heures.

Louise COLNAT